

Hocquenghem, Anne-Marie. — Los guayacundos de Caxas y la sierra piurana, siglos XV y XVI

Taylor Anne-Christine

Journal de la Société des Américanistes, Année 1990, Volume 76, Numéro 1
p. 270 - 272

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

(Florida, USA ; p. 221-236) determina las relaciones que es posible extraer de un hallazgo efectuado en 1890 en el departamento del Quindío (Colombia), encontrándose actualmente registradas la mayor parte de las piezas — oro y cerámica — en el catálogo del Museo de América de Madrid.

Bajo el título de « Aportaciones a la ethnohistoria de la provincia de Barbacoas » (p. 199-219), Josefina Palop Martínez y Sara Rodicio García (Madrid) inician su capítulo haciendo referencia a un artículo de Henri Lehmann sobre los Sindagua, de Colombia, aparecido en el volumen correspondiente a 1949 del *Journal de la Société des Américanistes*. Este, y otros estudios más recientes, les llevan a replantear el problema de las relaciones entre esa etnia y sus vecinos Barbacoas mencionados en las crónicas. Entre las conclusiones se encuentra la de que la denominación « barbacoas » poseyó entre los cronistas un sentido más bien geográfico que propiamente étnico (por la presencia de un tipo de vivienda, la « barbacoa »). Adentrándose más en el tiempo, Martin Volland (Bonn ; p. 247-258) revisa — bajo perspectiva arqueológica y etnohistórica — los antecedentes existentes sobre los Punaes de la isla de la Puná (delta del Guayas). Como lo señala el autor « a diferencia de otras áreas del Ecuador occidental, en el caso de la Puná se puede reconstruir con claridad su organización política y delimitar con cierta seguridad el territorio que dominaba. Según el modelo teórico de jefatura que propone José Alcina Franch para el área andina septentrional norte, su organización política corresponde al tipo de una jefatura de mayor complejidad... »

Finalmente hay que mencionar dos ponencias que complementan, una la investigación ceramológica y otra la evolución del entorno natural de la totalidad del territorio tratado en el volumen. En el primer caso, los autores son Jesús Galván García, J. L. Martín de Vidales, V. Galván Martínez (Madrid) y J.F. Bouchard, quienes dan a conocer (p. 123-125) un examen mineralógico de cerámica procedente de La Tolita. En segundo lugar, Pierre Usselman (Bordeaux, p. 237-246) se refiere a la historia climática desde fines del Pleistoceno, haciendo hincapié en las consecuencias que esta evolución ha tenido en la vegetación, variaciones del nivel marino, etc.

Por encima de toda discusión o discrepancia sobre las opiniones vertidas, las actas de este simposio dejan en el lector la impresión de encontrarse frente a una secuencia de investigaciones en pleno desarrollo y — lo que es más importante — abordadas con dinamismo desde diversos frentes. Llama la atención, además, la generosa participación de arqueólogos y etnohistoriadores de origen español — no común en otras áreas de Hispanoamérica — producto sin duda de la influencia ejercida por los estudios que allí ha conducido José Alcina Franch.

[Omar R. ORTIZ TRONCOSO, Inst. voor Prae-en-Protohistorie, Amsterdam].

HOCQUENGHEM, Anne-Marie. — *Los guayacundos de Cajas y la sierra piurana, siglos XV y XVI*. CIPCA (Centro de investigación y promoción del campesinado) / IFEA (Institut français d'études andines), Lima, 1990, 200 p.

La région de Cajas, située aux confins du Pérou et de l'Équateur, est difficile d'accès, accidentée, à l'écart des villes et des grands axes de communication. On

l'imagine donc peuplée d'Indiens, puisqu'elle a tout d'une zone refuge idéale. Elle est pourtant habitée aujourd'hui, comme le sud lojanien en Équateur, par une population clairsemée de métis hispanophones, sans nulle trace apparente d'indianité. Qu'est donc devenue la population autochtone ? A-t-elle massivement fui, ou s'est-elle progressivement désindianisée ? Le livre d'A.-M. Hocquenghem, par sa reconstruction de l'histoire au XVI^e siècle de la province jadis connue sous le nom de Caxas, et de ses habitants indigènes, les Guayacundos, apporte à ce mystère quelques éléments de réponse.

La thèse de l'auteur, brièvement, est la suivante. Les Guayacundos de Caxas constitueraient la fraction la plus méridionale du grand bloc jivaro montagnard qui s'étendait, aux temps préincaïques, sur toute la sierra sud-équatoriale. Plus précisément, les gens de Caxas formeraient, aux côtés des « Paltas » d'Ayabaca et de Calvas (deux provinces situées aujourd'hui en Équateur), un sous-groupe d'une ethnie jivaro montagnard, les Guayacundos, distincts, par conséquent, à la fois des « Bracamoros » du versant oriental, des Malacatos de Sabanilla et des Paltas proprement dits au nord du rio Catamayo. Que les Paltas au sens large — c'est-à-dire l'ensemble des Jivaro de la *sierra* — aient été de langue jivaro, et d'une culture très distincte de celle de leurs voisins plus classiquement « andins », comme les Cañar, tout semble l'indiquer ; que les Guayacundos aient été réellement Palta, c'est déjà moins certain ; qu'enfin « Caxas », « Ayabacas » et « Calvas » aient constitué une seule « ethnie » me paraît douteux. Il est clair en effet que les Guayacundos de Caxas se distinguaient assez nettement de leurs voisins jivaro septentrionaux ; on ne trouve pas trace dans le pays qu'ils occupaient de toponymes jivaroïdes (alors que la *sierra lojana* en est riche), et pas trace non plus, dans les chroniques, de traits culturels comparables à ceux des Paltas de l'Équateur, si ce n'est l'habitat dispersé, commun à bien d'autres groupes historiques des Andes septentrionales. A.-M. Hocquenghem interprète ces faits comme la preuve d'une « andinisation » plus précoce de l'ethnie Guayacundo ; en clair, ce groupe aurait été sous l'influence de populations centre-andines à l'horizon moyen, entre le VII^e et le IX^e ou X^e siècle, contrairement aux Paltas et aux Bracamoros, restés plus proches de leurs origines amazoniennes. Par la suite, les Guayacundos auraient repris leur indépendance et certaines de leurs caractéristiques antérieures, tout en gardant des traits centre-andins, notamment la langue, des éléments de croyances et peut-être d'organisation politique. Ceci expliquerait l'absence d'un substrat indigène repérable derrière les formes incaïques imposées tardivement et brièvement. L'extrême antiquité du processus postulé de « quichuisation » des Guayacundos rend d'autant plus discutable cette quête de traces d'« amazonité » à laquelle l'auteur se laisse aller quelquefois, jusqu'à faire appel au chamanisme contemporain des Aguaruna ; or, s'il existe aujourd'hui en Amérique du Sud une « culture générale » indienne, c'est bien celle du chamanisme, le phénomène culturel le plus syncrétique et, sur le plan ethnique, le moins individualisé qui soit. De façon générale, on sent que l'auteur a parfois quelques difficultés à se souvenir que les ethnies, pas plus que les « tribus » ou les nations, ne sont des essences, et à se débarrasser du même coup d'une tendance au substantivisme, courante chez les archéologues.

Quoi qu'il en soit, ces pasteurs montagnards, grands éleveurs de lamas, furent difficilement conquis par les Incas, qui déportèrent grand nombre d'entre eux pour

en faire des *mitimaes*. En revanche, on ne relève guère de trace de *mitimaes* chez eux. A.-M. Hocquenghem explique cet apparent paradoxe par la pauvreté du pays, la faible densité de sa population autochtone et le manque de ressources naturelles. Admettons ; il s'agit pourtant d'une zone de pâturage très favorable, sans compter que les *mitimaes* guayacundos, tels qu'on les retrouve aux pieds du Chimborazo en Équateur (voir le compte rendu suivant) semblent avoir joui d'un statut privilégié auprès des autorités inca. Sans la réfuter, ces données obligent tout de même à s'interroger sur la thèse de l'auteur, qui soutient, contre l'opinion de F. Salomon (et, plus modestement, la mienne) que la conquête incaïque était purement et brutalement militaire, telle qu'elle apparaît en effet dans les relations des premiers chroniqueurs du Tahuantinsuyu. On sait que, pour d'autres ethnohistoriens, le récit, très stéréotypé, d'une « double conquête » (celle du temps de Tupac Yupanqui, puis celle du temps de Huayna Capac) constitue un « mytheme » historiographique qui recouvre des modalités de pénétration bien plus complexes qu'une simple conquête par les armes. Quant à la « déséthnification » des Guayacundos après la conquête hispanique, elle s'expliquerait par la conjonction de plusieurs facteurs : une faible densité de population, des déportations massives au temps des Incas et la destructuration sociologique qu'une telle politique aurait entraînée ainsi que l'accaparement des terres par les Espagnols, notamment à la suite des réformes tolédanes. Tout cela est sans doute vrai, mais, à mon sens, insuffisant ; car on pourrait invoquer les mêmes circonstances pour d'autres groupes de la *sierra*, féroce ment attachés pourtant à une identité indienne spécifique. Le problème ne concerne pas seulement les Caxas, au demeurant, puisque tout l'extrême sud équatorien présente les mêmes caractéristiques ; la question de la « désindianisation » de ces régions très tôt marginalisées reste donc à éclaircir.

Les spécialistes reprocheront peut-être à l'auteur de peu confronter et comparer ses données à celles qui sont disponibles pour le sud équatorien ainsi que le caractère très limité des discussions dans lesquelles elle s'engage. C'est que le livre d'A.-M. Hocquenghem s'adresse, aussi et surtout, aux habitants de la région de Caxas, et qu'il veut servir à leur restituer une partie de leur histoire ; d'où, sans doute, le parti pris de restreindre les morceaux à l'usage des seuls initiés tout en présentant les matériaux nécessaires à alimenter les débats. De ce point de vue, l'ouvrage est d'une honnêteté exemplaire, puisqu'il distingue scrupuleusement les données et les interprétations, et qu'il ne cherche pas à déguiser les lacunes. Il est en outre clairement organisé, et complété par d'utiles cartes, des extraits de chroniques présentés en annexe (en sus des nombreuses citations dans le texte) et une liste des végétaux autochtones avec leurs noms vernaculaires. J'ai beaucoup aimé aussi le caractère à la fois minutieux et subjectif des descriptions consacrées au paysage ; rien n'apprend autant sur l'histoire d'une région que son paysage, et A.-M. Hocquenghem a raison de nous le faire parcourir en imagination. La rigueur modeste et l'impartialité du reste de l'ouvrage ressortent d'autant plus nettement, par contraste avec ces pages vivantes et sensibles.

[Anne-Christine TAYLOR, UPR 324 (CNRS), IRESCO, Paris].